

Witold Wołowski

Université Catholique Jean-Paul II, Lublin
wialwo@kul.lublin.pl

 <https://orcid.org/0000-0003-2393-8782>

ITALO CALVINO
ET JACQUES PROBST :
NOURRITURE COMME
PROPULSEUR TEXTUEL
(DÉPLOIEMENT
STRUCTUREL
ET DÉPLOIEMENT DIFFUS
D'UN THÈME LITTÉRAIRE)

Italo Calvino and Jacques Probst: food as a textual propulsor (structural deployment and diffuse deployment of a literary theme)

ABSTRACT

This article analyzes the theme (motif) of food in *Un navire chargé de...*, a folk tale rewritten by Italo Calvino and *Lise, l'île* by Jacques Probst. The Italian tale and the Swiss monologue actually represent two different ways of using food elements in the construction of a text. The first uses the thematic elements in a punctual way, in the crucial moments of the action which correspond to the strong points of the fable; this strategy is called *structural deployment* of the thematic cluster. The second text, exploiting the absence of food, involves food elements over its entire extent and at different levels of its structure, what we call *diffuse deployment* (of the thematic cluster).

KEYWORDS : food, tale, Italo Calvino Jacques Probst, structural deployment, diffuse deployment, literary theme

Les études concernant les relations entre la littérature et la gastronomie (largement entendues) connaissent depuis quelques décennies un remarquable regain d'intérêt. Les recherches effectuées dans ce secteur sont abondantes et avancent tous azimuts¹. Qu'il s'agisse des

¹ Vu que l'alimentation est « un point de jonction essentiel entre la nature et la culture » (Culivier 2007 : 196), le dossier scientifique relatif à ce domaine est immense. Ganea (2023) a ainsi raison d'indiquer les enjeux économiques, éthiques, publicitaires, culturels, identitaires, (macro)politiques et sociaux. Du côté de la recherche proprement gastronomique, il existe des revues entières consacrées aux rapports entre la culture et la cuisine (*Food, Culture & Society*), et, en parlant de la « littérature gastronomique », on propose même le néologisme de *gastrono(r)mie* (Labère 2021). En plus d'une approche « positive », une « poétique du ventre » (Massaro 2018), il est également possible, comme le fait Tarabbia (2014), d'affronter le sujet par le biais « négatif », en analysant l'absence de nourriture et le fait de jeûner. Il est enfin juste d'indiquer la perspective biblique

mini-synthèses publiées sur Internet (Tarabbia 2014 ; Senna 2015)², des articles (Gilli 2013 ; Massoni de Rocha 2021), des ouvrages monographiques (Rigotti 1999 ; Cotoni 2000 ; Keeling, Pollard 2008 ; Reverzy, Marquer 2013 ; Massaro 2018) ou des appels à communication annonçant de futurs colloques (Ganea 2023), les chercheurs signalent l'existence, depuis les origines, d'un lien quasi viscéral entre les deux domaines, « [un] rapporto fondante », selon l'expression de Gilli (2013 : 4). Certains vont jusqu'à risquer la thèse selon laquelle la problématique alimentaire affecte pratiquement la totalité de la production littéraire mondiale (Senna 2015 : 2), ce qui s'exprime à travers la métaphore gastronomique en littérature et la métaphore littéraire en gastronomie (Gilli 2013 : 3), mais aussi par le fait que l'écriture / lecture aussi bien que l'absorption des aliments constituent deux manières de l'« intériorisation de l'univers » (Massaro 2018 : 16). Une chose, en tous cas, paraît indiscutable : l'omniprésence de la nourriture dans l'écriture – omniprésence qu'il est possible de percevoir et analyser à plusieurs niveaux de l'organisation textuelle.

En ce qui concerne la présente contribution, loin de s'engager dans la dimension idéologique ou de toucher le diapason de la philosophie, elle se propose un objectif humble et concret : l'analyse de deux textes relativement brefs d'Italo Calvino (réécriture du conte folklorique intitulé *Un navire chargé de...*)³ et de Jacques Probst (*Lise, l'île* – un monologue théâtral) qui s'organisent entièrement autour des éléments alimentaires fonctionnant comme autant de moteurs ou propulseurs du discours (narratif chez Calvino et monologique chez Probst). Les deux textes mettent en place, en outre, des motifs thématiques analogues et ils exemplifient, au fond, deux modes différents de propulsion discursive et du traitement général du motif. Essayons ainsi de voir de plus près les deux textes et les deux stratégies d'« alimentation » textuelle.

Une petite précision terminologique seulement : étant donné qu'il n'y a pas de consensus général à propos de l'emploi de notions de *motif* et *thème* (cf. Ducrot, Schaeffer 1999 : 638), je considère ici le *motif* comme un terme plus général que celui de *thème*. Je parlerai ainsi d'éléments *thématiques*, puisqu'il s'agit ici de deux textes isolés, et non de *motif* qui me fait penser plutôt à un phénomène trans-textuel. En effet, chaque texte concret exploitant de manière particulière un vocabulaire *thématique* associé à un *motif*, contribue au développement et à la "carrière" de ce dernier. *Motif* signifierait donc ici *faisceau de thèmes*.

UN NAVIRE CHARGÉ DE...

Un navire chargé de... est un conte merveilleux italien, dont le titre comporte effectivement un point de suspension. Ce fait est important dans le sens où, dès le départ, nous avons

à l'intérieur de laquelle « Dio si fa cibo per l'uomo » (Senna 2015 : 1) et « la parola di Dio è il pane degli uomini » (Gilli 2013 : 3). Cette veine est exploitée dans une approche purement théologique ou psycho-anthropologique (Cuvilier 2007).

² Dans le cas des matériaux publiés sur le réseau et privés de pagination explicite, je fournis les numéros de page des fichiers pdf disponibles sur les sites auxquels je me réfère.

³ Le recueil original, *Fiabe italiane*, d'où provient le texte du *Navire...*, a paru en 1956 chez Einaudi (Turin) ; ici, nous nous référons à l'édition bilingue (*Fiabe italiane / Contes italiens*) établie par Gallimard en 1995.

affaire à une sorte d'énigme narrative qui va s'éclairer au fur et à mesure. Vu le contexte thématique dans lequel nous nous trouvons, on devine que ce mystérieux "quelque chose" qui viendra successivement se substituer aux *puntini*, ce seront des denrées alimentaires.

L'histoire du *Navire chargé de...* suit le schéma de Propp bien connu : le protagoniste (Peppi), issu d'une famille pauvre qui voue un culte exceptionnel à saint Michel Archange, est vendu au roi par sa mère désespérée après la mort de son mari. Elevé à la cour, Peppi finit par gagner les faveurs du souverain, au point que celui-ci est prêt à lui offrir la main de sa fille. La mésalliance déplaît cependant aux conseillers du roi qui se mettent à comploter pour faire disparaître le « poveraccio ». Ils exigent ainsi que le roi fasse accomplir à Peppi une mission périlleuse d'où il aura toutes les chances de pas revenir. Toutefois, Peppi, aidé par l'Archange Michel qui sera toujours à ses côtés, s'en tire honorablement et revient sain et sauf à la cour au grand désespoir des conseillers. Ceux-ci obtiennent alors que Peppi soit envoyé pour une deuxième mission-piège et puis une troisième⁴, puisqu'à chaque fois le jeune homme s'acquitte avec gloire et profit de toutes ses tâches, soutenu qu'il est par son auxiliaire surnaturel. La fin est prévisible : Peppi épouse la princesse, hérite du royaume, tandis que les conseillers reçoivent le juste châtement.

Mais dans le cas de ce conte – et dans la perspective qui nous intéresse ici – ce n'est pas le scénario général qui compte ; ce qui importe, c'est le "remplissage", la "farce" qui sert à garnir la banale armature de la *fiaba* calvinienne. Cette farce comporte trois ingrédients principaux dont Peppi fait successivement charger son navire, en se mettant en route vers les terres inconnues où – selon les souhaits des courtisans – il doit trouver la mort. Or, conformément aux règles du conte merveilleux, le protagoniste réussit à chaque fois à surmonter tous les obstacles grâce aux inspirations surnaturelles, mais aussi grâce à des objets tout à fait triviaux. Dans le *Navire chargé de...* (de sel, de chats, de fèves) – la fortune du héros repose entièrement sur les denrées alimentaires ou les animaux-dévorateurs (les chats mangeant les souris) que saint Michel Archange lui suggère d'emporter en voyage.

Ainsi, à la première épreuve, Peppi obtient un formidable succès grâce à sa cargaison de sel, produit inconnu dans le pays où il aborde ; lors de sa deuxième mission commerciale, il n'est pas moins chanceux, puisque, moyennant les chats, il libère un autre pays d'un fléau de souris qui terrorisent les habitants. *Idem*, enfin, pour sa troisième expédition où il parvient à nourrir, à l'aide des fèves, un groupe de prisonniers retenus par une reine tyrannique.

Notons aussi au passage que chaque mission de Peppi, dès qu'il débarque dans un port étranger, débute par un banquet où il est cordialement convié par ses hôtes, et pendant lequel il découvre comment il peut aider la communauté locale. Lors du premier repas, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure, il fait connaître le sel aux convives qui ignoraient le condiment ; lors du deuxième, il assiste à un ravage des danrées effectuée par des souris (nous voyons d'ailleurs là deux scènes de dévoration quelque peu dantesques : celle des plats par les souris et celle des souris par les chats) ; à la troisième fois, la rencontre à table dégénère en un violent conflit qui aboutit à la libération des détenus et de toute la contrée.

⁴ « La structure de la fable se caractérise par une « multiplicité », puisqu'elle s'articule selon certains schémas numériques, comme celui du chiffre 3 qui sous-tend le système des répétitions et des épreuves à surmonter » (Cruso 2011 : 106).

La nourriture ou, plus largement, le fait de manger-dévoré, devient ainsi dans *Un navire...* un double moteur narratif : d'un côté, l'invitation à table déclenche une série de péripéties, de l'autre, les produits transportés par Peppi permettent à celui-ci d'accomplir avec succès le parcours qui s'ouvre devant lui et qui constitue, de fait, la matière du récit. Ce modèle de génération du texte à partir d'un élément thématique (nourriture) pourrait se nommer *déploiement structurel* (d'un thème ou d'un faisceau thématique), dans la mesure où le thème exploité, comme l'écrit Gilli, « (...) marque (...) les passages clés du texte [et / ou] devient un noyau structurel de l'histoire » (2013 : 3). A titre d'exemple, citons la première section d'*Un navire...*, extrêmement synthétique, qui tient pratiquement tout entière en un banquet :

A table avec le roi, ils commencent à manger et tout était fade comme la paille. Alors Peppi : « Mais pourquoi vous mangez ainsi, Majesté ? »

Et le roi : « C'est notre habitude de manger ainsi. »

Alors Peppi verse un peu de sel dans l'assiette de tous les convives. « Voyez comment vous trouvez cela, Majesté. »

Le roi avale quelques cuillerées et dit : « Oh ! c'est excellent, excellent ! Et vous en avez beaucoup de ce produit ?

- Mon bateau en est plein.
- Combien le vendez-vous ?
- Au poids, comme l'or.
- J'achète toute votre cargaison.
- Topez-là. »

Après le repas, ils font décharger et peser tout le sel : sur un plateau de la balance le sel, sur l'autre l'or. C'est ainsi que Peppi remplit son bâtiment d'or et, après avoir réparé les voies d'eau, il repart. (Calvino 1999 : 145).

Le banquet par lequel une communauté accueille un étranger pour célébrer son arrivée est du reste l'un des thèmes (motifs ?) littéraires les plus fondamentaux, comme le soulignent les spécialistes des traditions anciennes (Massaro 2018 : 15). Dans le cas d'*Un navire...* le banquet a cependant une fonction supplémentaire : il favorise la mise en relief d'un certain pouvoir, presque magique, de la nourriture (et de la dévoration "purificatrice") qui non seulement rend heureux le protagoniste, mais aussi opère des transformations positives sur le plan collectif.

LISE, L'ÎLE

Le second texte, assez complexe, diffère sensiblement du premier, sauf sur deux points, somme toute importants. La première affinité est celle de la présence d'un « navire chargé de... » (Probst 2008 : 16) – on verra, par la suite, de quoi... Le second parallèle consiste à exploiter des thèmes / motifs analogues : le voyage, la mer, le chat, le sel, la faim...

Texte complètement différent, donc, le monologue de Probst résiste aussi à toute tentative de condensation ; ou bien on le lit *in extenso*, ou bien on le résume mal, en perdant

de nombreux éléments de sens et surtout un certain climat réflexif et poétique qui caractérise la pièce. Pour se faire une idée du contenu, il est peut-être logique de commencer par le fait réel qui est à l'origine du monologue et qui est ainsi décrit par Probst lui-même :

En 1976, on voyait au large de la plage d'Arila, à Corfou, un île comme deux collines soudées l'une à l'autre émergeant de l'eau. Bernard Heyman, qui habitait près d'Arila depuis quelques années, m'avait assuré l'île inhabitée. (...) Bernard avait un bateau de pêche, voile et moteur, avec lequel il m'emmena là-bas. J'y séjournai une semaine, muni d'un sac de riz, d'un sac d'oignons, de trois **litres** d'ouzo, de trois **livres**, de papier à écrire et de stylos. (...) Les trois premières nuits je ne dormis pas. Dès le soleil couché, de trous innombrables sortaient des rats par dizaines. (...) Au bout d'une semaine, le jour où Bernard devait venir me chercher, un fort vent était levé, rendant la mer impraticable. (...) J'eus droit au vent de neufs jours. Les trois livres étaient lus, et bus les trois litres d'ouzo, le riz et les oignons mangés. Me restaient deux petites cuvettes d'eau douce mais affreusement saumâtre, du papier et des stylos. (...) Sous le vent constant, le visage de Lise m'accompagna durant neuf jours. Je réécrivis trois fois le monologue (...) (Probst 2008 : 8, c'est moi qui souligne)

« Livres » et « litres », il n'y qu'une lettre de différence... soit dit en passant, mais essayons de synthétiser le texte qui s'éclairera mieux à la lumière de la mésaventure de l'auteur retracée ci-dessus. Au lever du rideau, on voit donc une femme, Lise, campée dans un espace-temps indéterminé et en compagnie du cadavre d'un chat borgne pendu par la queue sur un arbre sec ; la femme, ou peut-être une figure abstraite d'un idéal de féminité (assimilée en outre à l'île et à l'*insularité*), se dit être en marche, en route, depuis on ne sait quand, sous un soleil écrasant. Au bout de quelques pages, on apprend pourtant que le tour de l'île (où l'on se trouve de fait) peut être effectué en 20 minutes... La femme ferait-elle donc continuellement le tour de l'île ? On ne le sait pas. Ce qui est clair, par contre, c'est qu'elle s'abstient de dormir par peur des rats qui l'assaillent dès le crépuscule et qu'elle se remémore d'anciennes rencontres avec des équipages entiers de marins qui... s'écrasaient contre les falaises et qui « roulent » sur elle. A un moment, elle se pare d'une belle robe et de bijoux comme si elle s'apprêtait à recevoir bientôt la visite d'un bateau qu'elle appelle ardemment de ses vœux. Mais son attente, comme celle de Godot, s'avère vaine : « Le marin n'arrive pas et je vais sombrer / dans quoi sombrer puisque tout ici est dur, sec et impénétrable ? Sortir... sortir... SORTIR... » (Probst 2008 : 40).

Dans le résumé ci-dessous qui donne juste un avant-goût de l'aventure, nous avons fait économie de la chose la plus importante : la nourriture. En effet, cet élément crucial demande un commentaire à part. Tout comme l'auteur lui-même, pris au dépourvu par les circonstances défavorables, Lise ne dispose que d'une petite quantité de provisions qui, déjà au début du parcours, paraissent dangereusement réduites : une bouteille d'ouzo, neuf amandes et quelques poissons séchés pour le « chat borgne », c'est tout ce qui reste à la protagoniste. La nourriture ou, plus exactement, son grave déficit⁵, devient ainsi le problème fondamental et il constitue, par là même, le fil conducteur du monologue.

⁵ Remarquons que le texte de Probst s'inscrit de fait dans la *via negativa* de notre problématique, et ceci doublement : d'un côté Probst fait tourner son monologue autour du manque de nourriture (déshydratée, la protagoniste n'a plus rien à suer et, affamée, elle n'a plus rien dans le ventre à vomir), de l'autre, la pièce

Au niveau purement statistique, mais toujours révélateur, sur 29 pages de texte, 60 mots liés sémantiquement à l'alimentation⁶ reviennent à travers 130 occurrences à peu près. Même si la moyenne ne semble pas particulièrement impressionnante (5, 5 mots par page), la distribution de ce vocabulaire est telle qu'on en perçoit à la fois une évidente concentration (plusieurs culminations qui ne laissent pas de doutes) et une diffusion régulière (éléments isolés qui maintiennent une certaine densité *alimentaire* sur la totalité de la pièce).

La focalisation de la protagoniste sur la nourriture se manifeste d'ailleurs dans *Lise, l'île* de plusieurs façons (on verra dans ce qui suit les étonnantes analogies entre les textes de Calvino et Probst).

Tout d'abord, il importe d'indiquer la dimension de l'attente, du rêve. La satisfaction culinaire apparaît en effet ici comme un désir inassouvi. « Boire, manger, se reposer » (Probst 2008 : 13) est le premier rêve de Lise contrainte à lécher la poussière de terre et à endurer les rafales des vents salés et assoiffants (Probst 2008 : 18) : « rien ne se mangera, rien ne se boira, le sac est léger, [je] garde en lui neuf amandes et c'est tout » (Probst 2008 : 15). Le même rêve de satiété suscite en Lise, un instant plus tard, des images inconsistantes du « navire (...)chargé de viandes boucanées, d'eau douce et de marins » (Probst 2008 : 16, 20). Avec le *navire chargé de viande et de marins*, on retrouve non seulement une analogie sémantico-syntaxique avec le texte de Calvino, mais aussi une importante différence. En fait, dans le cas de la monologueuse de Probst manque un aspect essentiel traditionnellement associé à la nourriture : la convivialité ou la commensalité (Culivier 2007 : 196 ; Puliga 2018 : 9–10). La satiété et la convivialité se profilent ici comme des lointains eldorados d'outre-mer : « On mange là-bas derrière la mer, des poissons frais et l'on égorge et tourne sur des lits de braise des moutons gras, et l'on mâche à quinze, vingt, trente autour de rondes tables où roulent des torrents de vins » (Probst 2008 : 31). Pour Lise, « manger, boire, se reposer », en compagnie des autres, reste donc un désir, un rêve ou, mieux, une profonde frustration qui la torture sans cesse et qui constitue à la fois une métaphore existentielle.

Ensuite, toujours dans l'ordre du manque, la présence constante d'*ouzo* connote irrémédiablement un "autre monde", celui de l'ivresse (Probst 2008 : 22), qui donne au texte une inflexion inquiétante et décidément mineure. Le mot même et l'idée d'*ouzo* pressentie derrière tous les autres vocables liés à la boisson (bouteille, lampée, gorgée, goutte etc.) atteint plus de 30 occurrences dans le texte, c'est-à-dire, en moyenne, plus d'une par page. Le déficit d'*ouzo*, objet en quelque sorte obsessionnel, est particulièrement frustrant dans la mesure où il élimine toute perspective d'anesthésie et d'évasion que la consommation de l'alcool peut garantir pour une certaine durée.

en tant qu'œuvre apparaît comme née de ce manque. En effet, dans la notice introductive que nous avons citée, le texte du monologue écrit par l'auteur sur une île déserte grandit au fur et à mesure que les provisions fondent.

⁶ En voici la liste complète : absorber, amandes, appétit, arrête, assoiffant, avaler, barils, biscuits, boire, bouillon, bouteille, croquer, dégorger, dents, dépecer, digérer, distillerie, eau douce, épicer, faim, gibier, gorge, gorgée, goût, graisse, ivresse, lampée, lécher, liquide, manger, mastication, menthe, morceau de mie de pain, mouton gras, nourrissant, nourrir, nourrie, nourriture, os, ouzo, passer la langue sur, pastèque, poissons séchés, provision de, quignon de pain, paffraïchir, ration de, sel, sève, soif, soupe, table, tasse, torrents de vin, ventre, verre, viande à cornes, viande boucanée, vomir, voracité.

Enfin, Lise/Probst utilise à plusieurs reprises des formules métaphoriques dans lesquelles la matérialité alimentaire se mêle à la réflexion philosophique. Pour voir à quel point le vocabulaire culinaire imprègne le discours de Lise, lisons les lignes suivantes :

(...) mais c'est ma misère que j'entretiens, souvenir après souvenir, et par-dessus, comme une soupe énorme, bout la peur que j'épicerais de rage et de cris en fin de cuisson. (p. 28) ;

Pendant combien d'heures m'as-tu cuivrée, séchée, dévorée sans que j'ose sur toi un seul regard (...) (p. 30) ;

(...) quelques minutes et cet effroyable appétit tapi dans les fourrés me dévorera. Fondre entre toutes ces dents, le sang de mon cœur éclaté, lapée par mille fines langues vives. (p. 35-36) ;

(...) dans quelle eau me jetterais-je, nourrissant durant des années de nage l'espoir d'une lointaine rive (...) (p. 38) ;

Face à quel danger, mes nuits de veille, nourries par quelle épouvante ? (39).

Qu'il s'agisse de la peine endurée à cause de l'impitoyable soleil ou de la peur d'être dévorée par les rats, ou encore des réflexions plus générales sur la vie dans lesquelles domine sans doute la sensation de l'angoisse, Lise fait invariablement appel aux images culinaires : elle-même se transforme en un aliment (pour le soleil et les rats), sa peur est une « soupe énorme », ses cris prennent forme d'épices, son espoir, selon l'expression courante, mais toujours significative, est « nourri » par les années perçues elles aussi comme une substance nutritionnelle, un carburant.

Les trois modalités du fonctionnement de la nourriture et du manger dans *Lise, l'île* en font donc un texte entièrement axé sur l'élément culinaire et sur l'acte alimentaire, mais ni le mode d'intervention des divers items gastronomiques, ni la stratégie propulsive qu'ils contribuent à mettre en œuvre ne sont les mêmes que dans *Un navire...* de Calvino. La différence majeure, chez Probst, est sans doute liée à la *distribution*, au sens linguistique du terme, des éléments thématiques formant le motif. Ceux-ci, contrairement à ce qui advient dans le conte, sont assez uniformément diffusés dans l'ensemble du texte à différents niveaux de sa structuration (objet du discours, objet des rêves, obsessions, métaphorisation...), de manière à produire l'impression d'une présence constante et pluridimensionnelle. On pourrait parler dans ce cas de *déploiement diffus* d'un faisceau thématique.

CONCLUSION

En exploitant le motif de la nourriture, *Un navire chargé de...* et *Lise, l'île* représentent deux modes d'emploi de ce que Gilli appelle « la forza immaginaria e propulsiva della narrazione » (Senna 2015 : 3) et, en fait, deux approches différentes de la problématique alimentaire.

Le conte folklorique italien, réécrit par Calvino, relativement simple dans son architecture, utilise les éléments thématiques liés à l'alimentation à la fois comme cadre spatial (banquet) et comme tremplin narratif (élément permettant la progression de l'aventure). Les trois étapes cruciales du développement de la fable se jouent ainsi lors d'un repas et le succès du protagoniste est assuré par la possession et par un bon usage de denrées

alimentaires qui constituent autant de piliers de l'intrigue. Ces denrées, notons-le, sont au nombre de deux (le sel et les fèves), si l'on fait abstraction des chats dont l'activité dévoratrice – l'unique mise en valeurs dans le conte – est pourtant aussi associable au motif alimentaire. Nous donnons à cette stratégie l'appellation de *déploiement structurel* (du faisceau thématique).

Le monologue du dramaturge suisse, relevant d'un autre genre littéraire et présentant un tout autre niveau de complexité sémantique, a recours à une cinquantaine d'éléments appartenant à l'univers alimentaire *sensu largo*. Ces éléments interviennent dans différentes dimensions de la composition du texte : ils constituent, d'un bout à l'autre du monologue, un sujet du discours, et ceci surtout à cause de leur absence ; ils sont, par là même, un bien désiré qui alimente constamment les pensées de la protagoniste ; ils enrichissent enfin le discours de celle-ci sur le plan rhétorique grâce à leur potentiel de métaphorisation. Cette saturation du texte par les éléments alimentaires perceptible sur toute son étendue et à différents niveaux, nous l'appelons *déploiement diffus* (du faisceau thématique).

Au niveau de l'approche générale, le texte de Calvino met en valeur la puissance *positive* des produits et des actes alimentaires capables d'opérer d'importantes transformations de la réalité, sinon des miracles. Il s'agit là de la nourriture présente, disponible et agissante.

Le monologue de Probst s'inscrit, au contraire, dans une poétique de l'absence dans la mesure où la nourriture y apparaît surtout sous la forme du déficit, devenant par là un vague symbole d'une insatisfaction, non seulement alimentaire.

BIBLIOGRAPHIE

- CALVINO Italo, 1999, *Fiabe italiane / Contes italiens*, Paris : Gallimard, « Folio bilingue ».
- COTONI Marie Hélène, 2000, *Nourritures et Ecritures*, t. 2, 62, Nice : Université de Nice-Sophia Antipolis, CID Diffusion.
- CRUSO Sarah, 2011 (2007), *Italo Calvino. Fiabe italiane*, Roma : Carocci.
- CUVILLIER Elian, 2007, Nourriture et repas dans le premier Evangile. Approche narrative et psycho-anthropologique, *Études théologiques et religieuses* 82/2 : 193–206.
- DUCROT Oswald, SCHAEFFER Jean-Marie, 1999, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil, « Points-Essais ».
- GANEVA Alina, 2023, Le fait alimentaire en langue et littérature. Représentation discursives, enjeux identitaires et construction sociale, Appel à communication du Colloque International organisé par l'Université Dunărea de Jos de Galați (Roumanie), les 23–24 mars 2023.
- GILLI Laura, 2013, *Letteratura e gastronomia : una proposta di comparazione*, Griseldaonline, Centro Studi Piero Caporesi, 1–13, disponible sur : <https://centri.unibo.it/centro-camporesi/it/dna-di-nulla-accademia/laura-gilli-letteratura-gastronomia-proposta-comparazione> (consulté le 20.02.2023).
- KEELING Kara K., POLLARD Scott T. (dir.), 2008, *Critical Approches to Food in Children's Literature*, New York : Routledge.
- LABÈRE Nelly, 2021, *Gastrono(r)mie. la naissance de la littérature gastronomique*, Paris : Honoré Champion, « Bibliothèque du xv^e siècle 88 ».
- MASSARO Costantino, 2018, *La poetica della pancia. Viaggio gastronomico nell'anatomia letteraria degli scrittori italiani dell'Otto-Novecento*, Pisa : Edizioni ETS.
- MASSONI DE ROCHA Vanessa, 2021, « Du fond des casseroles » à la table : l'art gastronomique et les saveurs identitaires de Simone Schwarz-Bart et Jorge Amado, *Relief – Revue électronique de littérature française* 15/2 : 35–50.
- PROBST Jaques, 2008, *Huit monologues*, Orbe : Bernard Campiche Editeur.

- PULIGA Donatella, 2018, *Préface à La poetica della pancia. Viaggio gastronomico nell'anatomia letteraria degli scrittori italiani dell'Otto-Novecento*, Pisa : Edizioni ETS.
- REVERZY Eléonore, MARQUER Bertrand, 2013, *La cuisine de l'œuvre au XIX^e siècle. Regards d'artistes et d'écrivains*, Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg.
- RIGOTTI Francesca, 1999, *Filosofia in cucina*, Bologna : Il Mulino.
- SENNA Paulo, 2015, *Cibo e letteratura. Affinare il gusto (non solo letterario)*, *Pearson Italia*, 1–6, disponibile sur : <https://it.pearson.com/aree-disciplinari/italiano/idee-per-insegnare/cibo-letteratura.html> (consulté le 19.02. 2023).
- TARABBIA Andrea, 2014, *Dai digiunatori ai grandi banchetti. Il rapporto tra cibo e letteratura*, *Aula di lettere. Percorsi nel mondo umanistico*, 1–4, disponibile sur : <https://aulalettere.scuola.zanichelli.it/come-te-lo-spiego/dai-digiunatori-ai-grandi-banchetti-il-rapporto-tra-cibo-e-letteratura/> (consulté le 18.02.2023).